

JOSEPH DJOUGACHVILI, dit Staline, surnommé Sosso dans les premières années de sa vie, est né en Géorgie, à Gori, en 1878. Quelques années plus tard, à quelques rues de là, naissait un autre Joseph, Davrichachvili, ou Davrichewy.

À la fin du XIX^e siècle, la ville de Gori ressemble à un village, aux ruelles tortueuses, vieux murs, pavés et sols en terre battue. Les maisons en torchis côtoient celles aux vérandas de bois, les vergers, les fleurs, plus loin le fleuve, les arbres, les cimes du Caucase. Joseph fait partie de ce tableau suranné, des bandes d'enfants qui déboulent dans les rues, prennent le large, la morve au nez, les genoux écorchés. En hiver, dans cette région de Géorgie, la Karthli, le froid est saisissant sur la montagne. En été, la chaleur presque asphyxiante. Joseph court malgré l'interdiction de s'éloigner, retrouve ses camarades, se faufile dans le labyrinthe familial, vers les autres quartiers, les sentiers escarpés

et pentus, l'horizon. Viennent l'essoufflement, les battements précipités du cœur, l'exaltation toujours renouvelée. Joseph oublie l'école, comme si l'enfance se déroulait pendant ces heures de liberté. L'autorité est l'affaire de la communauté. S'il se querelle, rapporte, cafte, un adulte le saisit par l'oreille. S'il manque de respect à une personne âgée, on l'oblige à présenter des excuses. On ne s'en prend pas aux faibles, on ne vole pas, on ne ment pas, une charte implicite à laquelle obéissent les petits, sans distinction de religion, de nationalité ou de fortune.

Le père de Joseph, Damiané Davrichachvili, est préfet de Gori. Joseph le craint autant qu'il le vénère, cherchant sans cesse son approbation.

Kétévan, dite Kéto, la mère de Sosso Djougachvili, travaille chez eux comme couturière. Chaque jour, elle traîne derrière elle son petit « trésor ». Il l'attend souvent devant la porte de la maison, n'osant pas entrer, et Joseph joue avec Sosso.

On peut les prendre pour des frères. Comme beaucoup d'enfants de Gori, ils ont les yeux bruns, les cheveux noirs, avec un petit quelque chose en plus, dans la forme du visage, qui leur donne un air de famille.

Joseph ne voit pourtant aucune similitude entre eux. Il a cinq ans, il juge son camarade trop maigre et,

malgré la différence d'âge, trouve qu'il fait plus grand que lui. Contrairement à ce que racontent les biographies de Staline, Joseph se souvient que Sosso est toujours propre et bien habillé. Sa mère l'attife d'un large col blanc, il le fait disparaître prestement dans sa poche, dès qu'elle a le dos tourné.

Un après-midi, ils jouent aux osselets, assis en tailleur dans la rue, la grand-mère de Joseph leur apporte les *kbatchapouris*, les pains au fromage, dont ils raffolent. Sosso engloutit sa part et s'empare tranquillement de celle de Joseph, qu'il dévore aussi. Outré, Joseph le plaque au sol. Il commence à avoir le dessus quand, excité par leurs cris, son chien mord les mollets de Sosso. Celui-ci se met à hurler, attirant les adultes qui s'empressent auprès d'eux, les séparent. Après avoir écouté les explications indignées de Joseph, son père l'admoneste : Petit crétin, Sosso est notre invité, tu ne dois pas lui refuser quoi que ce soit. *Déda*, maman, apporte donc à Sosso un autre morceau.

Quand ils se retrouvent seuls, Sosso coupe la part, dont il tend une moitié à Joseph en se moquant : Tu vois, *Viro*, âne, grâce à moi nous avons eu une part en plus. Mange et on est quittes. Joseph a envie de le frapper. L'arrogance soudaine de Sosso, qui, quelques

minutes plus tôt, se tenait inhibé devant leur porte, l'irrite. Il aurait pu le battre. Cette certitude lui fait serrer les mâchoires, il garde le silence, respectant le jugement émis par son père.

Joseph et Sosso sont voisins, leur rivalité ne date pas d'hier. Ils font partie de la même bande, partagent leurs jeux. Les parties se terminent en batailles, par terre, dans la poussière. Parfois, ils s'unissent contre les bandes adverses.

Joseph ne possède pas de jouets. Des objets détournés. Un os, le *kotchi*, découpé au couteau par son père lorsque les moutons sont cuits à la broche. Ou un yo-yo, une *bxzriala*, une toupie, une *chourdouli*, une fronde. Chacun en a une, avec des flèches. Joseph la dissimule dans la cour de la maison parmi d'autres créations excentriques qu'il a fabriquées lui-même. Les vrais jouets, en carton bouilli, les petits chevaux, les soldats, les poupées, exposés dans la vitrine du bazar, sont pour les enfants des fonctionnaires russes. Joseph les contemple bouche bée. Une fois, alors qu'il est malade, son père lui rapporte un cavalier blanc et un cheval noir. Les répliques du dessin que Joseph admire inlassablement sur la première page du vieil Évangile en cuir. Quand Bébo, sa grand-mère, retire la relique aux pages craquelées du coffre de famille, les deux

serrures, cerclées de fer, émettent un son musical que Joseph reconnaît entre tous. Il se précipite. Le livre est écrit en latin, à la main, des lettres rouges et noires. Le cavalier blanc sur son cheval noir tient, au bout de son épée, le crâne d'un homme. Sur la dernière page est représenté l'arbre généalogique de la famille. Bébo fait son signe de croix et murmure : Ce saint livre est aussi vieux que l'arche de Noé. Quand tu seras grand, je te le donnerai comme si tu étais le dernier des Davrichachvili.

Joseph, exilé à Paris, se demande parfois ce qu'il est advenu du livre sacré. Dans une vitrine, il a enfermé ses médailles de guerre et, lorsqu'il tourne la clé de la serrure, il repense au coffre de famille. Un instant, il croit sentir le parfum de sa grand-mère, un mélange d'épices géorgiennes et d'eau de Cologne, et voir l'ombre gigantesque de son père se pencher sur eux.

Il n'est jamais retourné en Géorgie. Gori, la ville de son enfance, telle qu'il l'a connue, n'existe plus.

Les jeux des enfants européens, pigeon vole, colin-maillard, sont pour les filles, celles qu'ils méprisent un peu, les asticotant, tirant sur leurs tresses. Elles crachent dans leur direction, les griffent, les pincent,

n'hésitent pas à donner des coups de pied aux endroits sensibles.

Joseph est attaché à sa grande sœur Tamara. Elle le couvre souvent, mentant pour lui, par affection, ou parce qu'elle ne veut pas prendre le risque de voir ses précieuses poupées mutilées, voire pire encore, lui murmure Joseph.

Une nuit, la maison est réveillée par les hurlements de Tamara, leurs parents accourent dans la chambre de sa sœur. Le lit est sens dessus dessous, sur les draps, un crapaud coasse. Du seuil de la porte, Joseph nargue Tamara, en pleurs, dans les bras de leur mère.

Tu te trouves comique, crétin ? demande leur père, tu seras privé de dîner demain soir.

Le ton est sévère, mais Joseph croit voir un sourire se dessiner sur ses lèvres. Sa mère, comme d'habitude, se tait et hoche la tête devant le verdict de son mari. Bébo, la mère de Damiané, est la vraie maîtresse de leur maison.

Le lendemain, lorsque le soleil est sur le point de se coucher, Joseph presse le pas. Il est parti dès l'aube, après avoir récité ses prières, à peine levé, habillé. La journée, semblable aux autres jours, a été longue et excitante. Il doit rentrer à temps, se laver et se changer

avant de passer à table. Il est affamé, mais un regard de son père lui fait comprendre qu'il n'a pas oublié la punition. Il se couchera sans manger.

Joseph se réfugie dans son arbre au fond de la cour, monte à califourchon sur la plus haute branche. Il est épuisé, couvert de poussière, la position est inconfortable, mais il est capable de la tenir pendant des heures. Le soir, la vue sur les toits et les vignes grimpantes aux raisins sombres semble différente. Le soleil, rouge sang, crève le ciel au-dessus des sommets du Caucase. Tamara surgit au pied de l'arbre, elle brandit des morceaux de halva qu'elle déguste lentement en poussant des soupirs de satisfaction. Joseph ne baisse pas les yeux, attendant qu'elle se lasse, mais elle insiste.

Quel délice, et si tu avais goûté l'agneau, il y a longtemps qu'on n'en a pas eu de pareil.

Joseph fixe au loin la boule de feu, la regarde disparaître lentement derrière la montagne, il tente d'oublier les mastications appuyées de Tamara et les gargouillements de son propre estomac. Quand l'obscurité les envahit, sa sœur continue de mâcher bruyamment ou de décrire le dîner.

Et ces *lobbios*, ces haricots rouges, tu ne sais pas ce que tu as raté...